

VILLAGES ET HAMEAUX

La Revue. - Dimanche 4 mars 1917

Ce qui de prime abord, frappe le touriste qui, pour la première fois, visite notre pays, c'est le contraste que présentent les villages avec ceux de la plaine. Autant dans cette dernière région les habitations sont groupées, autant, à La Vallée, elles sont éparpillées ou plutôt alignées le long des routes qui vont d'une localité à l'autre. À la plaine, les maisons constituent des agglomérations concentriques, à la montagne des agglomérations rectilignes, séparées par des intervalles plus ou moins longs. Deux villages font cependant exception : je veux parler de L'Abbaye et du Brassus.

Pourquoi une différence si marquée ? – Sur le Plateau, les villages sont, en général, des groupements nés autour d'un point déterminé : abbaye, prieuré, château, établissement industriel. Très faible au début, l'agglomération s'est agrandie petit à petit dans une direction centrifuge, pour être à même de résister avec plus d'efficacité aux attaques du dehors ou pour demeurer sous la protection du château, quand ce dernier constituait le noyau du groupement.

Sans conteste, les localités de L'Abbaye et du Brassus ont une origine identique. La première a pour embryon le couvent du même nom ; quant à la seconde, on peut admettre que les demeures nées graduellement autour des établissements sidérurgiques édifiés sur le ruisseau du même nom, et de la résidence des seigneurs de l'endroit.

Partout ailleurs, dans la vallée, les villages et hameaux forment des amas rectilignes. C'est que leur origine repose sur de tout autres motifs, dont l'un des principaux est sans doute le mode de colonisation de la contrée, colonisation qui s'est faite d'une façon progressive et qui rappelle dans une certaine mesure celle des pays neufs. Quand un homme voulait autrefois venir s'établir à la vallée de Joux, il achetait un lot de terrain du souverain (Comte de Savoie ou État de Berne), il défrichait ensuite sa nouvelle propriété et bâtissait une maison dans l'endroit qui lui paraissait offrir les conditions les plus favorables. À sa mort, ses enfants se partageaient l'héritage, consistant en prés et pâturages, et ceux qui ne pouvaient élire domicile dans la maison paternelle, édifiaient à leur tour un «home» sur le ter-

rain qui leur était échu en partage, à une distance plus ou moins éloignée de l'habitation souche.

Mais cette considération d'ordre social n'est pas suffisante pour expliquer à elle seule la dispersion rectiligne des habitations. Des facteurs d'ordre topographique et climatologique ont exercé eux aussi une influence puissante.

En effet, la vallée étant longue et étroite, le thalweg étant à l'origine très marécageux et tourbeux, les premiers habitants se sont vus dans l'obligation, en de nombreux cas, de construire dans le sens longitudinal, et cela au pied immédiat des premières pentes, pour mettre leurs maisons sur du solide et éviter le sol tendre des plats.

Ainsi faisant et alignant leurs constructions, ils se plaçaient quelque peu à l'abri du joran, qui souffle en travers, s'adossaient à la montagne pour jouir le plus possible de la chaleur rayonnée, et exposaient leurs demeures bien au soleil, sans qu'aucune ne puisse enlever sa part à la voisine.

Nos maisons qui sont toutes (du moins les anciennes) de forme rectangulaire, sont orientées parallèlement à l'axe longitudinal des vallons, sauf quelques rares exceptions. C'est encore une disposition qui ne tient pas du hasard, mais qui est voulue. En effet, les vents qui dominent, ceux du sud-ouest et la bise qui vient du nord-est, soufflent dans l'axe de la vallée. Et, bâties dans le sens que l'on sait, nos habitations offrent à l'emprise du vent et au refroidissement qui en est la conséquence, la face la plus étroite.

Parmi les considérations qui ont provoqué la construction en ordre dispersé, il n'est peut-être pas inutile de tenir compte de la suivante : à la vallée de Joux, la colonisation et la formation des villages se sont produites à une date relativement récente, à une époque où la sécurité existait déjà dans une certaine mesure, où les attaques de bandes armées étaient moins à redouter. Donc, dans l'édification de leurs demeures, les habitants n'ont pas éprouvé le besoin, comme ailleurs, de se serrer les uns près des autres afin d'être mieux en état de se porter secours en cas d'attaque. Aucune préoccupation stratégique n'est intervenue. Il est bon d'ajouter encore que notre combe, éloignée des voies de communication, perdue au milieu des immensités boisées du Haut-Jura, habitée par une population dénuée de ressources, devait moins que toute autre région attirer

l'attention des brigands de grand chemin et restait en dehors du théâtre de leurs exploits.

Maintenant, quelles que soient les causes qui ont présidé à leur formation, il est certain que nos villages et hameaux se présentent à l'œil du visiteur d'une manière fort seyante et qu'ils cadrent harmonieusement avec le milieu. Étirés, le long des routes, au pied des pentes boisées ou dénudées qui les abritent, ils sont bien dans la note du pays. Comme les montagnes, ils sont tout en longueur, et la monotonie dont ils semblent être frappés quand on les considère d'un point éloigné n'est qu'apparente, comme celle du sol jurassique sur lequel ils sont solidement assis. Pour les personnes qui connaissent le Jura de loin seulement, ou qui l'ont visité hâtivement, cette région est d'une monotonie désespérante. Celles, au contraire, qui parcourent le Jura les yeux ouverts se convainquent de suite qu'il n'est pas de pays qui offre plus de variétés dans ses sites et ses aspects. Ainsi en est-il de nos hameaux : aucun ne ressemble à l'autre. Dans chacun d'eux les différences accusent nettement et excluent toute uniformité aux yeux de l'observateur attentif.

Chaque jour j'ai dans les yeux un aimable hameau qui aligne modestement ses habitations dans un site quelque peu solitaire, au pied immédiat de la grande chaîne frontrière. Vieilles ou en train de vieillir, ses maisons s'appuient les unes aux autres ou, dédaigneuses des voisines, s'espacent largement et veulent rester indépendantes. Il en est de grandes, il en est de petites. Il en est qui se grossissent d'une remise, d'un couvert avec sa fontaine. Des jardins les jouxent, des arbres, frênes ou érables, les protègent contre les morsures du joran ou de la bise. Les uns, très grands, dominent l'ensemble comme dans les villes les clochers surplombent la forêt des toits, les autres, plus petits, forment comme un cordon qui relie les maisons les unes aux autres.

Et par-dessus, c'est la forêt immense des sapins touffus avec des taches de pâturages, la forêt qui monte sans se presser jusqu'à la ligne noire de l'horizon, au-dessus de laquelle sans cesse, hiver comme été, les vents d'ouest amoncellent les nuages. Tableau tranquille, vision de paix et de silence, que ni les jours ni les années ne modifient, vision de beauté aussi, qui pour moi, habitant de ces lieux, s'avive d'année en année.

Il est un autre village que je ne contemple jamais avec indifférence des hauteurs qui lui font vis-à-vis. Étiré à l'extrême, il aligne le complexe de ses bâtiments de tout âge au pied de sa colline boisée qui lui fait comme un rempart vers l'ouest. Façades grises ou blanches, toits couleur du

temps, bleutés ou rouges, clocher en aiguille, tout cela encadré par les bois, le lac et les prés, réalise un ensemble d'un charme bien rustique et dont la beauté n'échappe pas à celui qui sait ouvrir les yeux.

Le temps qui passe et change toutes choses n'a pas épargné nos villages et hameaux. Il en est qui, ravagés par l'incendie, se sont rajeunis, il en est que les circonstances, situation, industrie, ont considérablement grandi et se sont modernisés. Mais il en est cependant qui n'ont que peu ou pas changé : ce sont les hameaux forains. Là, les vieilles demeures sont restées. On fait son possible pour les conserver, on les retape, on les radoube et l'on a raison, aussi longtemps qu'elles sont capables d'offrir les conditions hygiéniques indispensables à l'habitation.

Néanmoins, ces localités ont bien de la peine à conserver leur existence et leur population. Les maisons détruites par le feu sont rarement reconstruites. Il en est de même de celles qui succombent sous les injures du temps, qui doivent être abandonnées ou démolies, et ce n'est que très peu souvent que l'on édifie des bâtiments neufs. Pourquoi tout cela, pourquoi cette sorte d'abandon ? — Parce que chez nous, comme ailleurs, la population tend à se porter vers les centres, à se loger dans les grosses localités industrielles où s'élèvent les usines, fabriques et ateliers, où de plus en plus les travailleurs sont obligés de s'engager s'ils veulent gagner leur vie.

Est-il défendu de souhaiter une révolution économique qui rétablirait le travail à domicile, comme au temps jadis, qui permettrait à chacun de s'établir à sa convenance, d'avoir son plein droit de soleil et qui redonnerait à nos hameaux forains une parcelle de l'importance qu'ils sont en train de perdre ? — Un tel souhait n'a rien que de légitime, mais sa réalisation n'appartient-elle pas au domaine de l'utopie, direz-vous ? — C'est un peu mon idée, car en tout lieu, l'organisation industrielle, n'a-t-elle pas toujours plus la tendance de se concentrer en de vastes établissements qui attirent tout à eux ?

Si nos villages combiers me sont également chers, si j'apprécie telle chose dans un, telle chose dans un autre, mes préférences vont toutefois aux hameaux, ces petites agglomérations dont les maisons s'égrènent le long des routes peu fréquentées, au pied des bois, au flanc des vallons, parce que l'existence y est plus indépendante, plus tranquille, parce que l'on y vit plus près de la Nature et que l'on y réalise mieux un certain idéal de vie. Aussi l'on me croira si je déclare que toute mesure propre à conserver à ces modestes locali-

tés leur intégrité et leur physionomie particulière
recueillera toujours mon appui.

Sam. AUBERT.

HABITATIONS FORAINES

La Revue du dimanche. - 10 avril 1932

Le voyageur qui parcourt la vallée de Joux est certainement frappé par la dissémination des habitations. Trois villages seulement, Le Lieu, L'Abbaye et Le Brassus, peuvent être qualifiés d'agglomérations véritables : les autres sont formés de bâtiments plus ou moins contigus, disséminés le long des routes de communication. De ces trois localités, les deux premières sont redevables de leur origine à des établissements religieux, auprès desquelles elles ont été peu à peu édifiées. Quant au Brassus, c'est à l'utilisation pour des fins industrielles du ruisseau du même nom qu'il doit le jour. L'Abbaye, située sur la Lyonnaz, doit aussi son existence, pour une partie tout au moins, à des circonstances du même genre.

Les autres villages sont nés de la colonisation progressive qui s'est effectuée à la surface des lots concédés par le souverain aux familles immigrées. D'abord, les maisons étaient distantes, mais peu à peu, au fur et à mesure que le défrichement progressait, de nouvelles demeures surgissaient à la suite de partage entre les héritiers du premier occupant ou de vente de parcelles encore vierges à de nouveaux venus.

Mais à côté des villages et hameaux, la contrée, surtout la commune du Lieu, comptait de nombreuses habitations foraines, construites au milieu d'un mas de prés, de pâturages ou de forêts, comme on en voit encore aujourd'hui dans le Jura neuchâtelois, bernois ou ailleurs. Leur nombre a singulièrement diminué nous verrons plus loin pourquoi. Si l'habitation foraine offre actuellement des difficultés presque insurmontables, il en allait autrement il y a deux siècles, et même moins.

Les colons du temps jadis n'avaient aucun avantage à planter leurs demeures dans le fond du val, volontiers marécageux, où s'allongent aujourd'hui la plupart des villages. Leur intérêt, au contraire, leur commandait de s'établir par exemple au Pré-Gentet, au Bonhomme ou ailleurs dans le rière territoire de la commune du Lieu, parce qu'en ces localités, ils jouissaient d'un sol plus fertile, d'une insolation plus intense et d'un abri relatif contre les vents froids de l'ouest et du nord.

Jadis, les pays étaient peu sûrs. Le pillage et le brigandage sévissaient un peu partout.

L'inquiétude régnait en permanence au sein des populations qui devaient être en mesure de se défendre contre un ennemi toujours possible. Et sachant que l'union fait la force, de nombreuses familles songèrent à grouper leurs demeures, volontiers auprès d'un château fort, de façon à pouvoir se prêter mutuellement secours dans la défense de leurs biens. C'est là un des motifs de la formation des agglomérations humaines en ordre serré.

La vallée de Joux, isolée dans ses montagnes au boisement vierge, habitée par une population très clairsemée et pauvre au-delà de toute expression, avait peu ou rien à redouter des bandes pillardes, et le besoin de réunir les habitations pour assurer la défense commune, ne se faisait guère sentir.

Au fait, pourquoi ne pas vivre complètement chez soi, à l'état indépendant, quand rien ne vous obligeait à vous rapprocher du voisin et à se coller à lui ? Dans ces temps-là peut-être déjà, les relations entre voisins étaient d'autant meilleures que l'on ne vivait pas trop près les uns des autres.

D'industrie, à cette époque, il n'était pas question, d'école non plus. Si quelques individus travaillaient à la fabrication du charbon en forêt ou à l'extraction du minerai de fer, pour le compte d'entreprises que l'on ne saurait qualifier d'industrielles, chaque famille vivait essentiellement de la culture du bien, ainsi qu'on appelait autrefois le domaine. Et le rendement devait être fort minime, si l'on pense aux méthodes et aux instruments de culture très primitifs, au bétail de petite taille et de faible productivité. On mangeait du pain d'orge, et si la récolte, contrariée par les intempéries, manquait, c'était la famine à coup sûr.

On se représente malaisément l'existence des générations qui nous ont précédés. Comparée à la nôtre, elle devait être faite de privations. Ces gens avaient-ils conscience de la précarité de leur situation ? — C'est peu probable, car ils ignoraient tout des besoins et des complications qui pèsent sur notre vie d'ultra-civilisés et qui augmentent sans cesse.

Que dire des conditions de logement qui étaient, certes, fort primitives. Dans la règle, chaque maison se composait de deux pièces d'habitation, l'une sur le devant, l'autre sur le der-

rière, séparées par la cuisine de la grande cheminée de bois. Les familles étaient nombreuses. Comment chacun trouvait-il une place pour dormir ? – Pour nous, gens habitués au confort, cela reste une énigme. Quant à l'hygiène, mieux vaut ne pas en parler. Malgré tous ces déficits, nos ancêtres vivaient peut-être plus heureux, plus contents de leur sort que nous.

Isolés, perdus, certes, ils l'étaient. Souffraient-ils de cet isolement ? – Rien n'est moins certain, car tout entiers attachés à la culture du sol, ils n'éprouvaient pas le besoin d'avoir des relations sociales. Ils se voyaient le dimanche, à la sortie du sermon et échangeaient les nouvelles. L'hiver, malgré ses rigueurs, leur paraissait moins redoutable qu'à nous autres modernes, car ils n'avaient pas à se déplacer et le passaient tout entier, bien tranquilles dans leurs maisons basses, protégées contre le froid par l'épaisse couche de neige recouvrant les toits. Seulement, il y avait les loups chassés des bois par la faim. Et voici une histoire que je tiens d'un vieillard : dans une maison très isolée, des quartiers de lard pendaient à la grande cheminée pyramidale surplombant le foyer principal de la cuisine. Attiré par l'odeur, un loup survint, grimpa sur le toit à la faveur de la neige et... tomba dans la cuisine par l'ouverture de la cheminée. Ce qu'il advint de lui ou des habitants, l'histoire ne le dit pas.

Les familles étaient nombreuses, avons-nous dit. En effet, les enfants s'élevaient avec moins de frais qu'aujourd'hui. Seulement, parvenus à l'âge adulte, beaucoup devaient chercher leur vie ailleurs et s'expatrier, car le rendement du sol n'augmentait pas en même temps que le nombre de bouches à nourrir. Les familles essaïaient donc au-dehors et cela vous explique pourquoi il y a tant de gens d'origine combière, non seulement dans le canton de Vaud, mais dans le reste de la Suisse et dans le monde entier. Dans le nombre, il en est beaucoup qui, maltraités par le sort, souvent (même très souvent) se souviennent de leur origine et viennent frapper à la porte de la Bourse communale.

L'introduction progressive de l'horlogerie, à partir du milieu du 18^e siècle, si elle amena petit à petit plus de confort dans l'habitation, plus d'abondance dans les ressources et améliora aussi rapidement la culture de nombreuses personnes, ne porta nullement atteinte à la vie à l'état forain. Car en ces temps-là et jusque dans le dernier tiers du 19^e siècle, les horlogers travaillaient à domicile dans la chambre de famille ou dans de petits locaux construits à leur intention au pignon du bâtiment. Ils besognaient pour leur propre compte

et pour celui des marchands horlogers auxquels ils portaient l'ouvrage achevé pour en recevoir du nouveau.

Le coup fatal porté au «forainisme», cela a été l'école obligatoire. Comment habiter des maisons éloignées des villages quand, hiver comme été, les enfants doivent aller à l'école coûte que coûte. À cette cause, vinrent s'en ajouter d'autres : les complications progressives de l'existence, la difficulté des communications et du ravitaillement, etc.

Dès le début de 20^e siècle, l'horlogerie, d'industrie à domicile qu'elle était jusqu'alors, s'est transformée rapidement en industrie en usine. Et le fait a contribué, non pas à l'abandon des maisons foraines – le plus gros du mal était fait – mais à la dépopulation des hameaux décentralisés au bénéfice des villages importants, posédant des fabriques.

Plusieurs de ces demeures foraines ont brûlé. Rares sont celles qui ont été reconstruites. Il en est qui sont devenues des chalets d'alpage, avec la grange transformée en écurie. Les champs joints au pâturage se distinguent encore par l'absence de pierres et les débris des murs secs qui les clôturaient jadis. L'automobiliste qui se rend en France par la grande route Les Charbonnières-Mouthe, côtoie, sitôt après la douane suisse, le superbe alpage du Pré-Gentet. Il y a moins de cent ans existaient en cet endroit fertile, et supérieurement abrité, deux ou trois maisons dont il ne reste pour ainsi dire rien. Les «montagnes» voisines, Le Bonhomme et Les Esserts, étaient également des fermes habitées toute l'année.

À côté des habitations foraines permanentes, nous avons aussi autrefois des habitations foraines temporaires, comparables aux mayens si répandus dans les Alpes. C'étaient des constructions très simples, situées dans la région des pâturages et entourés d'un certain de mas de prés clôturés. Le foin que l'on y récoltait était consommé par le bétail dans l'arrière automne ou au printemps, avant la mise en alpage. Ces établissements, dont on voit encore des traces visibles au lieu dit «Les Mollards» (territoire de L'Abbaye) ont subsisté partiellement aux Petits-Plats, au-dessus du Bois-d'Amont.

Il y a vingt-cinq ans environ, le propriétaire d'une maison foraine me disait à moi-même en parlant de son fils, grand jeune homme âgé de dix-huit à vingt ans : «Oui, c'est un brave garçon, travailleur, rangé, mais un peu drôle, comme tous ceux qui ont été élevés dans les maisons foraines». Que les forains soient parfois parmi les derniers à introduire chez eux les commodités

nouvelles que la technique moderne crée jour après jour, cela est très compréhensible. Mais qu'à l'époque actuelle, le forainisme soit responsable de la mentalité du forain, cela n'est pas admissible, car maintenant, les idées, les modes du jour, tout cela pénètre par le canal des journaux, des livres, jusque dans les demeures les plus écartées. Autrefois, le forain seul, aujourd'hui il ne peut se passer de la société ; c'est pourquoi il tend de plus en plus à s'en rapprocher et à abandonner son isolement territorial.

On entend souvent répéter : si les vieux, ceux qui sont morts voici cent ans, revenaient, que di-

raient-ils en contemplant toutes les choses nouvelles qu'ils auraient sous les yeux ? — Oui, que diraient-ils, surtout en constatant que tant de maisons isolées, jadis abondamment habitées, ont été abandonnées ou ont disparu ? — Peut-être ne comprendraient-ils pas grand chose aux explications qu'on leur donnerait sur l'évolution qui s'est produite dans les mœurs, l'industrie, etc. , depuis leur départ, et sans doute, après avoir maugréé contre l'insanité des temps nouveaux, s'empresseraient-ils de retourner là-bas !

Sam. AUBERT.

UNE VIEILLE MAISON

La Revue. - Lausanne. - Dimanche 11 mai 1924

Une maison, c'est un logement, un abri pour se préserver des intempéries et vaquer à ses occupations, mais c'est encore un foyer, un sanctuaire, un lieu vénérable, auquel on s'attache par toutes les fibres de l'être, en tant que les aïeux l'ont bâtie, y ont vécu et que soi-même on y est né. Le même attachement, l'homme l'éprouve pour la maison qu'il a conçue en rêve, que les circonstances lui ont permis ensuite d'édifier, d'habiter et dans laquelle il espère finir ses jours. Mais à la maison des ancêtres vient s'ajouter un sentiment spécial de vénération, celui que l'on ressent pour les choses qui ont de l'âge, qui ont vu passer le temps, et auxquelles se lient tant de souvenirs. La maison des pères peut être inconfortable, mal située ; elle est néanmoins le foyer, l'origine de la famille, le centre vers lequel convergent volontiers les pensées de celui dont l'enfance a été heureuse. Et une telle maison, on ne s'en défait que par nécessité, lorsque des circonstances absolument impérieuses vous y obligent.

Le patriotisme, ce sentiment tant dénigré aujourd'hui, est l'affection intime que le citoyen porte à son pays. L'attachement à la maison, au foyer familial en marque la première manifestation ; il en est à l'origine si l'on veut, car dès le début, des liens sacrés retiennent l'individu à son foyer, qui par la suite s'étendent à son village et au pays tout entier.

De bonnes et vieilles maisons, demeures confortables, mais point luxueuses, faites pour durer et se rir des rigueurs du climat, nous en avons par douzaine dans notre haut pays, qui n'est cependant pas un vieux pays, puisque l'habitation date de quelques centaines d'années seulement. De leur origine première, la plupart ne conservent que quelques murs et poutres, tant on les a peu à peu agrandies, transformées, améliorées et même modernisées.

Parmi ces vénérables demeures, il en est une qui attirera sûrement votre regard, si jamais vous passez, à pied, au chef-lieu du district, comme elle a déjà, je le sais, retenu l'attention de maints passants à l'œil avisé.

Un peu relevée et située à quelque distance de la grand route à laquelle la relie une double avenue bordée d'aubépines, elle est là, dressant sa longue façade amène, au pied de la côte abrupte

et sévère, qui lui fait comme un rempart et l'abrite contre le souffle glacial du joran. Comme moi, vous aurez remarqué qu'un bâtiment adossé à la montagne se présente sous un aspect bien plus agréable et harmonieux que celui qui, s'élevant massif et lourd au-dessus d'une plaine, rompt avec brusquerie la ligne générale du paysage, à moins qu'une ceinture d'arbres de taille appropriée n'établisse une gradation heureuse entre les verticales de la maison et les horizontales du terrain. Mais à la montagne, on ne peut songer à noyer les demeures sous un flot de végétation arborescente, car le soleil y est bien trop indispensable pour vouloir s'en priver, même pour des raisons d'esthétique.

Ce n'est pas pour de telles raisons que le constructeur de notre vieille maison l'a adossée à la côte. Non, il l'a voulue, d'une part à l'abri du vent mauvais et d'autre part au bon soleil qui réchauffe et éclaire les demeures. Bien d'autres, avant lui et après lui on fait de même. Elle regarde, en effet, le soleil levant, dont les premiers rayons, hiver comme été, viennent caresser sa longue façade, percée de nombreuses fenêtres, garnies de volets verts.

Le style ! — Elle n'en a aucun, si ce n'est celui de l'ambiance avec laquelle ses lignes droites et simples s'harmonisent d'une façon vraiment heureuse. Nul ouvrage ne prétend l'orner, nulle décoration relever la sobriété de ses formes. Sa beauté — car elle en a — lui vient de sa simplicité même. Et une telle beauté, les hommes savent la mettre dans leurs œuvres architecturales dès qu'ils songent à s'inspirer de la nature ambiante et renoncent à copier des formes exotiques.

Le toit ! — Des ancelles en recouvrent encore la plus grande partie. Hélas ! ces vieux toits d'ancelles dont la teinte grisaille s'accorde si intimement avec la couleur du paysage montagnard, personne n'en veut plus, et chacun, au fur et à mesure des nécessités, remplace l'ancelle par quelque autre matière, la tôle de préférence. Et alors, ces toitures métalliques se recouvrent de grandes taches de rouille à l'aspect écœurant. Pourquoi cet abandon de l'ancelle ? — À cause de sa combustibilité d'abord et des gouttières ensuite qui deviennent un fléau, lorsqu'en hiver, une période pluvieuse succède à un temps froid. Dans ces conditions, la pluie arrêtée par la glace

revêtant le bord inférieur du toit, filtre entre les ancelles et inonde la façade et l'intérieur du bâtiment.

Le décor ! – Des jardins, des prairies, de grands arbres... et la côte ! Des arbres, c'est tout ce qu'il faut pour embellir une demeure et lui donner du caractère. Ceux qui voient notre maison sont superbes. Ce sont des érables, des érables gigantesques qui dressent bien haut dans l'azur leur ramure puissante. Chaque printemps les voit reverdir, chaque automne se dépouiller, chaque hiver résister aux fureurs de la tempête. Ils sont là depuis quand ? – Depuis toujours, semble-t-il, tant ils incarnent la pérennité par leur robustesse et la majesté souveraine de leurs silhouettes.

Du seuil de la vieille maison, quelques instants suffisent pour gravir la côte densément enforestée. C'est que celui qui en a été l'heureux possesseur pendant plusieurs années, pendant plusieurs dizaines d'années plutôt, aimait passionnément la bonne terre de chez nous et les merveilles qu'elle est capable de donner. Aussi l'a-t-il laissée produire à sa fantaisie, des sapins, des hêtres, des broussailles indociles, en un mélange pittoresque qui vous fait un air de forêt vierge. Surtout, il avait voué une affection mystique à ses grands sapins, alors que tant d'autres ne songent qu'à abattre les leurs, sans nécessité reconnue.

De la côte on jouit de ce tableau qui doit vous être familier, amis lecteurs, car tant de fois déjà, je vous l'ai décrit : le lac, les villages paisiblement assis sur ses rives, les montagnes boisées et, point capital, la Dent-de-Vaulion fermant l'horizon de sa masse puissante et svelte à la fois. Hélas ! Pardonnez-moi ! Avec l'âge, on s'attache tellement à son coin de terre, on se pénètre d'une façon si intime et mystique de son charme et de sa beauté, on lui voue une affection si profonde, que l'on arrive à en parler sans cesse et par-là à ennuyer les autres.

Pénétrons-nous dans la vieille maison ? Pourquoi pas ! Comme ses congénères, elle est remarquable par la vastitude des locaux et le désordre apparent qui a présidé à sa distribution. N'oublions pas que les antiques demeures ne sont pas le résultat d'une construction unique, mais qu'au contraire elles ont subi dans le cours des temps de nombreux remaniements. Elles s'apparentent donc à ces vêtements robustes, qui, après de répétées transformations et retournages, conservent leur destination et habillent une nouvelle génération. Et à son sujet, on peut carrément signifier que maintes fois, dans son intérieur, «avec du vieux on fait du neuf».

Dans notre vieille maison, rien ne rappelle, en ce qui concerne l'espace, les constructions du XX^e siècle. Des chambres immenses, des corridors tournants où l'on s'égare, des locaux borgnes où l'on remise ces vieilles choses laissées par les aïeux et qu'on n'a pas le cœur de détruire. De temps à autre, quelque curieux y met le nez et fait d'intéressantes découvertes : costumes démodés, colifichets oubliés, outils divers des temps passés et volontiers des lettres groupées avec soin, dans lesquelles les disparus révèlent un coin de leur âme, leurs affections, leurs soucis, leurs espoirs. Et ce n'est pas sans émotion que l'on remonte ainsi dans le temps, vers ces ancêtres auxquels, on a beau dire, nous devons tant.

Au milieu du bâtiment, une petite cuisine, dernier vestige de la cuisine de la maison première, munie encore de sa vaste cheminée pyramidale en bois. Hier encore, à propos d'une reconstruction, on a mis au jour les restes d'une forge. Et puis, il y a les combles, espaces immenses, avec l'enchevêtrement gigantesque de la poutraison... Que de place, et combien dans les villes voudraient pouvoir jouir du quart de l'espace inocupé dans cette immensité.

À l'inverse de tant d'autres, notre vieille maison, depuis l'instant de sa fondation, n'a jamais été vendue. Elle est restée la propriété d'une même famille, puis celle de ses descendants par alliance jusqu'à nos jours. Ainsi quand on visite par le menu une telle demeure, qui date de 1667, quand on se rend compte des agrandissements et des améliorations que ses diverses parties ont subies dans le cours des temps, ce n'est pas seulement l'histoire d'une famille que l'on peut évoquer, mais bien la lente évolution des conditions d'existence des habitants de ce pays, depuis la prise de possession du terrain concédé par le souverain, jusqu'aux temps actuels.

En pensée, on assiste au premier contact du propriétaire avec son bien, la joux noire, la forêt jurassique, vierge de toute entreprise humaine, qui depuis des millénaires couvre le pays. On devine la lutte engagée entre l'homme qui veut conquérir et la nature sauvage du lieu qui se défend. Après de vaillants efforts, une certaine étendue est défrichée, du pâturage créé, du foin récolté. Une grange est édifiée pour la conserver. La génération suivante améliore la construction, en fait une habitation, ô combien primitive, s'y installe à la toute, poursuit le travail de défrichement, peine dur et augmente peu à peu ses ressources. Du temps passe, la famille s'accroît ; successivement on agrandit la demeure première, on l'exhausse, tandis que par le morcellement de

la partie encore vierge du domaine, on provoque la fondation de nouveaux foyers. Rares ont été dans ce temps lointain, les familles à même de conserver tous leurs membres dans le pays et nombreux sont ceux que l'insuffisance des ressources a exilés dans le vaste monde.

Timidement, un jour, quelqu'un s'essaie à l'industrie, un embryon d'atelier, de forge, est édifié ; de nouvelles ressources créées pour la famille. Peu à peu, les conditions d'existence s'améliorent, l'instruction pénètre dans les intérieurs. Puis l'horlogerie fait son apparition, à pas lents d'abord, précipités ensuite et c'est la marche rapide vers l'aisance, le confort progressif des demeures, l'évolution des mœurs jusqu'à nos jours.

L'on s'attache plus qu'on ne saurait le dire au paysage, à l'horizon familial qui chaque jour se

profile devant vos yeux. Le village paisible, la montagne à la silhouette aimée, les arbres du chemin, tous ces mille objets que chaque matin on voit à son réveil, tout cela forme un ensemble, un tableau dont on ne se lasse pas, malgré l'accoutumance. Demandez-le plutôt à ceux que les nécessités de la vie ont déracinés de leur coin, à l'âge où on sent les choses. La vieille maison, chaque jour, je passe devant, chaque jour son image s'incrute davantage dans le tréfonds de mon âme. Voilà pourquoi je n'ai pu résister au plaisir de vous en parler et si j'ai usé de vaines redites, si je me suis appesanti, comme toujours, sur bien des choses qui me tiennent peut-être trop à cœur, eh bien ! vous me pardonneriez.

Sam. AUBERT.

L'HABITATION

La Revue. - 15 octobre 1916

Avant la colonisation, la vallée de Joux était certainement un pays tout entier recouvert de sombres forêts, que les anciens documents désignent sous le nom de «joux». Et c'est de ce nom que la contrée a tiré son nom : vallée des joux, c'est-à-dire des forêts. D'autre part, tout ce que nous savons sur la vie des végétaux laisse soupçonner que si la région était abandonnée aujourd'hui par ses habitants, les forêts reprendraient rapidement leurs droits et ne tarderaient guère à l'envahir et à la recouvrir tout entière.

Maintenant, à quelle date sont arrivés les premiers habitants ? C'est une question sur laquelle on ne sait rien de positif. Sur la foi de monnaies et de débris de meules, reconnus comme appartenant à l'époque romaine, on a voulu conclure que la vallée de Joux avait été habitée par des colons romains, sinon traversée par les légions. Ces documents sont bien minces ; autant dire qu'on ne sait rien.

La tradition veut que dans le 6^e siècle, un moine nommé Ponce, venu de St-Claude, vint se fixer non loin du village actuel du Lieu et y fonda un couvent qui subsistait encore en l'an 1165. Ce monastère attira petit à petit des habitants qui défrichèrent le sol. Leur établissement constitua le premier village, savoir Le Lieu de Dom Ponce. Plus tard, le nom fut abrégé et l'endroit s'appela Le Lieu tout court (Nicole, «Histoire de la vallée de Joux»).

À partir du 12^e siècle, on marche sur un terrain plus sûr. Un document authentique affirme, en effet, qu'en 1126 fut fondée l'abbaye du lac de Joux. Elle attira des colons qui cultivèrent le terrain et devint le noyau de la communauté de L'Abbaye. On peut donc être certain que dans le cours du 12^e siècle, la vallée de Joux possédait des habitants à demeure fixe. Il ne reste aucune trace des habitations de ce temps-là et par conséquent on ne peut se livrer qu'à des suppositions quant à leur système de construction. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elles devaient être d'une simplicité rudimentaire et offrir bien peu de confort à leurs occupants.

On peut encore voir ici et là des habitations du 17^e et surtout du 18^e siècle. Elles sont en général édifiées d'après un plan uniforme : très basses, le toit peu incliné, elles ne contiennent guère

que deux pièces d'habitation : une chambre devant (au midi), une chambre derrière (nord), séparées par une cuisine centrale, munie d'une grande cheminée en bois. Le reste du bâtiment est occupé par le rural, soit grange, écurie et fenil. La plupart du temps, le corps d'habitation seul est en pierre, le reste est en bois. Avec les années, nombre des anciennes maisons ont été remaniées, rehaussées d'un étage, améliorées à l'intérieur et soigneusement entretenues, de telle sorte qu'à l'heure actuelle, elles constituent encore des demeures confortables et chaudes, grâce à la prédominance du bois à l'intérieur.

Vers la fin du XVIII^e siècle, alors que l'horlogerie, à laquelle s'étaient voués petit à petit de nombreux habitants, commença à rémunérer sérieusement le travail de ces derniers et à leur procurer une certaine aisance, on se mit à bâtir des maisons plus vastes, mieux éclairées, plus confortables, possédant entre autres pièces, une chambre longue et étroite, située invariablement à l'angle sud, nommée le cabinet et destinée à servir d'atelier aux horlogers de la famille.

Jusqu'au milieu du 19^e siècle et au-delà, tout individu qui se construisait une maison édifiait, pour ainsi dire sans exception, un bâtiment mixte, ayant d'un côté corps d'habitation et de l'autre rural.

Pourquoi ? — Parce qu'à ce moment chaque chef de famille était à la fois horloger et agriculteur. Il lui fallait une demeure confortable, dans laquelle il puisse exercer en toute tranquillité, lui et les siens, sa profession d'horloger et jouir de l'aisance que lui rapportait son travail. La maison devait avoir aussi son rural, car si l'on était horloger, on ne délaissait pas pour autant l'agriculture, et chacun exploitait un domaine, petit ou grand.

À partir de 1780, la situation s'est profondément modifiée. Des fabriques se sont créées ; les ouvriers employés se sont vus peu à peu obligés de donner tout leur temps au travail en atelier ; beaucoup ont dû renoncer à toute occupation agricole pour se consacrer exclusivement à l'industrie. Aussi, c'est de ce moment ou à peu près que date la construction de maisons purement locatives, destinées à servir de logement à des industriels et non plus à des gens à occupation mixte, comme auparavant.

Ces bâtiments locatifs sont, en règle générale, d'une banalité désespérante. Construits avec l'unique souci de faire vite et d'offrir dans un délai donné des logements à un nombre maximum de personnes, avec un minimum de dépenses, ils sont l'image réduite de ce que dans les villes on nomme des casernes populaires ; de ce fait, quelques-uns sont véritablement laids et l'intérieur est à l'avenant. Pourtant, en il est plusieurs, parmi ces maisons modernes, qui sont vraiment plaisantes ; pour peu qu'elles soient ceinturées d'un jardin avec des arbres ou simplement quelques buissons, qu'un espalier s'agrippe à la muraille, elles se présentent tout à fait bien. À mon avis, une toiture plate ne sied pas aux habitations de la montagne ; en effet, la ligne oblique et fuyante, parallèle au terrain qui monte ou descend, est préférable à l'horizontale.

C'est plutôt de l'autre maison que je voudrais vous entretenir : de la bonne vieille maison combière, datant d'un siècle, construite par le chef de famille pour se loger, lui, les siens, son bétail, et ses récoltes. C'est un robuste bâtiment, long, profond, à étage unique, dépourvu d'appendices, aux murs épais faits de pierres ramassées sur les pâturages voisins, avec des fenêtres aux encadrements de pierre blanche, défiant le gel et ses méfaits. Devant se dresse la fontaine, dont le goulot est souvent creusé à même un tronc d'arbre coudé, grossièrement équarri. Un «couvert» le protège des injures du temps.

La ferme vaudoise est volontiers entourée d'appendices divers, groupés dans un désordre pittoresque mais qui n'exclut pas la beauté, et destinés à loger les instruments aratoires, les récoltes, etc. La maison combière ignore, en général, ces constructions latérales, parce que les interstices sont des nids à neige, des réserves d'humidité, des caches soleil indésirables. Elle loge chacun, gens bêtes et choses dans un même corps de bâtiment, dégagé de toute part et présentant au grand soleil de la matinée et de l'après-midi les façades habitées.

Bien que toute simples et sans aucune ornementation, elles ont une architecture, ces bonnes maisons du pays de Joux, parce qu'elles sont en harmonie parfaite avec l'ensemble du paysage, conformes à leur destination et admirablement adaptées au climat, d'une nature âpre et changeante. Elles sont robustes comme le roc sur lequel elles reposent, simples comme les lignes de l'horizon et des pentes boisées qui les encadrent. Il n'est pas jusqu'à leur toiture, faite de tavillons ou «ancelles» qui ne s'harmonisent agréablement, dans son teint gris bleuté, avec la couleur neutre des grandes sapinières, vues de loin.

Actuellement, ou pour des motifs divers, la couverture en tavillons est remplacée par l'ardoise ou le zinc ; l'accord des couleurs n'y perd rien, car ces deux substances, ardoise et zinc, n'ont-elles pas, à peu de choses près, la teinte du bois de temps ?

Ces maisons, qui les a construites ? Assurément pas des architectes, dans le sens scientifiques que l'on donne aujourd'hui à ce mot, mais bien des gens du pays, des artisans, qui, ignorant tout de la beauté et simplement conscients du but à atteindre et des exigences du climat, en s'inspirant uniquement du bon sens inné en leur esprit et des expériences faites par leurs devanciers, n'en sont pas moins parvenus à faire œuvre belle, bonne et durable. De la beauté, ils ne pensaient nullement en mettre dans leur travail ; mais la beauté, ils l'ont obtenue quand même, parce qu'un instinct sûr, bien qu'obscur, les poussait à réaliser une œuvre en harmonie avec la nature et la couleur du pays. Quant à la qualité, elle était selon leurs désirs, qui concourraient sans exception vers l'édification de demeures bonnes, saines, où l'on ait du plaisir à vivre et de l'espace pour se mouvoir.

L'intérieur ? Il n'offre pas le confort, les commodités des appartements modernes, mais il rachète ces défauts par des avantages réels, relatifs à la place disponible. Mais voyons un peu. Du côté du nord, «à bise», c'est toujours la partie réservée au rural ; elle est séparée des logements par un corridor qui traverse le bâtiment de part en part. La grange et l'écurie ne s'ouvrent pas directement au dehors ; elles en sont séparées par un espace vide, le «néveau» qui sert de passage et de dépôt provisoire pour quantité de choses.

Des bâtiments en question, bien peu ont conservé le logement dans l'état où il se trouvait à l'origine. Tous ou presque ont subi des transformations destinées à diminuer la grandeur des pièces pour en augmenter le nombre. Le plan d'ensemble est toutefois resté le même et on peut affirmer qu'au début, l'habitation se composait d'un plain-pied et, à l'étage, de deux grandes pièces : l'une devant, l'autre derrière, séparées par une cuisine plus ou moins borgne, percée vers le haut d'une de ces monumentales cheminées de bois, dont l'espèce aura bientôt, hélas, disparu.

Ce que ces bonnes maisons ont conservé avant tout, c'est le galetas. On nomme ainsi chez nous, l'espace situé dans les combles, entre le toit et le plafond des appartements. Ce galetas, c'est un monde qui est au galetas des maisons modernes ce que le Léman est au lac de Joux. En y pénétrant, on est frappé d'abord par le squelette formidable de la toiture, constitué par un com-

plexe de charpente, dont la dimension et le nombre de poutres disent la solidité, puis la place disponible. La place, voilà bien le trait essentiel du galetas ! Aussi que n'y trouve-t-on pas : des boîtes de paille, des provisions de bois de chauffage et de travail, des outils démodés, des vieux meubles, des clochettes suspendues et surtout quantité de vieilleries de toutes sortes que, par un instinctif sentiment de conservation, on se refuse à détruire. Et puis des passages obscurs, des coins noirs, des cachettes, paradis rêvé des enfants pour jouer à cache-cache les jours de pluie.

J'avais l'intention de vous parler de nos vieilles maisons en général, mais je m'aperçois que je me suis plus particulièrement préoccupé de la demeure que j'habite. Il ne pouvait en être autrement – et vous me pardonnerez – car c'est la maison des ancêtres, le point de ralliement de la famille, une maison à laquelle je tiens, comme elle tient au roc sur lequel elle est bâtie.

SAM. AUBERT.